Miranda

Revue pluridisciplinaire du monde anglophone /
Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-
speaking world

1 | 2010

Variations on Darwin

Introduction

Laurence Talairach-Vielmas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/miranda/389>

DOI : 10.4000/miranda.389

ISSN : 2108-6559

Éditeur

Université Toulouse - Jean Jaurès

Référence électronique

Laurence Talairach-Vielmas, « Introduction », *Miranda* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 23 mars 2010, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/miranda/389> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/miranda.389>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2021.

Miranda is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Introduction

Laurence Talairach-Vielmas

- 1 Charles Darwin est non seulement une figure qui a révolutionné la pensée scientifique du dix-neuvième siècle, mais également un personnage dont la théorie et les développements conceptuels (ou même les dérives) qu'elle a engendrés résonnent chaque jour dans nos sociétés occidentales qui prônent la compétition à l'envi. Si l'on célèbre cette année le bicentenaire de la naissance de Darwin, ainsi que le cent-cinquantième anniversaire de la publication de *l'Origine des espèces*, c'est bien parce que le scientifique est toujours présent. Il semble même, pense Gillian Beer, avoir rajeuni avec les années :

Darwin has grown younger in recent years. He is no longer the authoritative old man with a beard substituting for God. Instead his work and life are again in contention and debate. Sociologists, microbiologists, linguists, sociobiologists, philosophers, feminists, psychologists, biographers, geneticists, novelists, poets, post-colonialists, have their say. (Beer xvii)

- 2 La science contemporaine — et l'on songe ici bien sûr à la biologie évolutive et évolutionniste — ne célèbre-t-elle pas chaque jour Darwin d'une certaine façon ? Cependant, Darwin est aussi — ne l'oublions pas — « l'auteur anglais le plus discuté avec Shakespeare » (« the most discussed writer in English besides Shakespeare » [Levine, préface, *in* Beer x]). La mise en parallèle que fait ici George Levine du scientifique et du dramaturge anglais sans doute le plus célèbre soulève une des idées maîtresses qui nous guideront tout au long de ce numéro. Car, comme l'ont démontré les travaux pionniers de Gillian Beer, et comme il sera rappelé dans les articles réunis ici, l'œuvre de Darwin peut aussi s'aborder sous de multiples angles. En effet, Darwin a autant influencé sa culture qu'il s'en est inspiré, ce qui explique pourquoi l'on situe souvent les études darwiniennes à l'interface de la science et des arts. Les traces d'une telle inspiration se trouvent d'ailleurs au cœur même du texte de Darwin. Car la lutte des espèces décrite par Darwin est aussi une lutte avec la langue, un combat pour trouver les mots aptes à véhiculer une théorie qui révolutionnerait les fondements scientifiques et idéologiques de la société victorienne. L'ouvrage est « interprétable à l'infini » (« endlessly interpretable » [Levine, préface, *in* Beer x]), favorisant la multiplication, comme la compétition, des sens. Les mots sont autant de variétés, le sens se « dilatat » et se

« contractant » et oscillant à l'envi¹. Ce que l'*Origine des espèces* illustre à chaque page, c'est à quel point la science tisse des liens étroits avec sa culture et ne peut se décoder sans elle. La polysémie du texte darwinien en fait donc, précisément, un texte ouvert à l'approche littéraire (Levine parle même de texte « non scellé » [« His is not a sealed or neutralised text », Levine 49]), sans doute avant tout parce que Darwin l'avait imaginé destiné également aux profanes et non-initiés. Pour Levine, c'est précisément la nature polysémique de l'argument et du texte qui donne à l'*Origine* un air « non scientifique » (« unscientific » [Levine 56]). Il continue :

One of Darwin's own concerns was to demonstrate as far as possible the accord between scientific language and common speech. His interest in etymology established language-history as a more than metaphorical instance of kinships hidden through descent and dissemination. An aspect of his insistence of congruities, and branchings, was his desire to substantise or substantiate metaphor wherever this could be done. He needs to establish ways in which language may be authenticated by natural order, so that his own discourse and argumentation may be « naturalised », and so move beyond dispute. (Levine 49)

- 3 Finalement, dira Levine, l'aventure que représente la lecture (et l'écriture) de l'*Origine des espèces* est une aventure au cœur du pouvoir de la métaphore (Levine 50), sur les sables mouvants qui sont ceux de l'interprétation, de la pluralité des sens² — et qui iront même jusqu'à servir de trame au non-sens de Lewis Carroll dans *Alice's Adventures in Wonderland* (1865). Darwin rebondit, en effet, de métaphore en métaphore. Il suit, comme dans l'exemple ci-dessous, le langage imagé de Charles Lyell, dont l'ouvrage, *Principles of Geology* (1830-33), définissant les nouveaux principes de la géologie moderne par l'actualisme (ou uniformitarisme), qui implique une évolution lente et uniforme de l'univers par paliers successifs et logiques, laisse toute sa place aux forces de l'imaginaire, et permet à Darwin d'imaginer sa propre théorie. L'histoire du monde se décrypte comme un livre rédigé dans une langue en évolution constante et dont seuls quelques chapitres ont été préservés :

For my part, following out Lyell's metaphor, I look at the natural geological record, as a history of the world imperfectly kept, and written in a changing dialect; of this history we possess the last volume alone, relating only to two or three countries. Of this volume, only here and there a short chapter has been preserved; and of each page, only here and there a few lines. Each word of the slowly-changing language, in which the history is supposed to be written, being more or less different in the interrupted succession of chapters, may represent the apparently abruptly changed forms of life, entombed in our consecutive, but widely separated, formations. (Darwin 251)

- 4 L'impression que le lecteur a à la lecture de l'*Origine des espèces* est étrangement inquiétante : le monde de la nature que Darwin met à la portée de tous ou presque, comme nombre de scientifiques de l'époque, est un merveilleux bizarrement sécularisé. Darwin est avant tout un auteur à la recherche d'une histoire — son œuvre, une aventure au pays des mythes et des contes, des stéréotypes narratifs qui entraînent le lecteur dans un voyage textuel³ et qui expliquent comment le discours darwinien a pu dépasser les cloisonnements stériles entre science et arts. Le roman victorien est, d'ailleurs, fondamentalement transformé par l'approche darwinienne de la nature et du rapport de l'homme à la nature. Il met en scène des principes de cause à effet, des relations de descendance ou d'ascendance, et bascule vers la fin du siècle dans le désordre et le chaos, laissant ses personnages aux prises avec le hasard, comme dans les romans de Thomas Hardy.

- 5 Dans son ensemble, la littérature victorienne se joue d'images de transformations et métamorphoses en tout genre et, comme dans les contes de fées, que la période aime à réécrire, belles et bêtes se retrouvent bien souvent à jamais unies, faisant trembler un lectorat hanté par des peurs de croisements entre espèces ou même entre « races humaines ». L'imaginaire victorien — basculant en un instant du merveilleux au grotesque — peut donc se lire et s'appréhender comme le reflet de l'impact des principes de l'évolution dès la publication de *l'Origine des espèces*. Les petites filles changent de taille et se déforment, les espèces mutent, comme le bébé de la duchesse qui passe de l'humain au cochon chez Lewis Carroll (*Alice's Adventures in Wonderland*), et l'on a de cesse de décrire les métamorphoses des chenilles en papillon sur le mode du merveilleux, donnant aux transformations naturelles une touche magique digne d'un conte de fées. Il ne s'agit plus ici, bien sûr, des merveilles divines que les défenseurs de la théologie naturelle aiment à lire dans la nature. Pourtant, le monde imaginaire que la théorie de Darwin met soudain à la portée de tous n'est pas d'un matérialisme aride qui réduit le vivant à de simples mécanismes évolutifs : il permet surtout d'envisager le passage des espèces par toutes sortes de formes intermédiaires, comme lorsque Darwin postule qu'un animal terrestre carnivore peut très bien s'être transformé en espèce aquatique, ou qu'il met en lumière la façon dont les spécimens fossiles analysés par Sir Richard Owen ont permis de rapprocher cochon et chameau (Darwin 266) — laissant ainsi à l'imaginaire une place de choix qui incite à renouveler le regard que l'on porte sur la nature et à relire transformations et métamorphoses à la lumière d'anciens mythes⁴.
- 6 Beer pense que le « matérialisme romantique » de Darwin résulte de ses efforts pour donner corps à la métaphore afin de convertir l'analogie en affinité biologique (« romantic materialism » ; Beer 37). En fait, le principe de l'homologie phylogénétique⁵ permet à Darwin d'analyser le « vaste muséum »⁶ du monde comme un espace inexploré qui recèle d'innombrables espèces intermédiaires — autant de chaînons qui alimenteront les recherches les plus folles et les faux les plus célèbres, tandis que les scientifiques s'affaireront à démontrer et trouver le « chaînon manquant ». Sûrement, pense Darwin, y a-t-il une logique sous-jacente au système que les naturalistes tentent de définir ou de construire — mais encore faut-il découvrir ce qui relie la souris à la musaraigne ou le dugong à la baleine :

Naturalists try to arrange the species, genera, and families in each class, on what is called the Natural System. But what is meant by this system? Some authors look at it merely as a scheme for arranging together those living objects which are most alike, and for separating those which are most unlike [...].

No one regards the external similarity of a mouse to a shrew, or a dugong to a whale, of a whale to a fish, as of any importance. These resemblances, though so intimately connected with the whole life of the being, are ranked as merely « adaptive or analogical characters »; but to the consideration of these resemblances we shall have to recur. (Darwin 334-5)

We can understand, on these views, the very important distinction between real affinities and analogical or adaptive resemblances. Lamarck first called attention to this distinction, and he has been ably followed by Macleay and others. The resemblance, in the shape of the body and in the fin-like anterior limbs, between the dugong, which is a pachydermatous animal, and the whale, and between both these mammals and fishes, is analogical. [...] The resemblance of the greyhound and racehorse is hardly more fanciful than the analogies which have been drawn by some authors between very distinct animals. (Darwin 345)

- 7 Si les principes de la sélection naturelle étirent le temps à l'infini, alors que Darwin trouve dans les fossiles de quoi alimenter (et troubler) sa pensée et sa théorie, le temps s'accélère d'une façon encore une fois magique, dès lors que l'idée que l'ontogénie récapitule la phylogénie se fait jour, transformant l'embryon en miniature de l'évolution du vivant⁷ — telles les noix et noisettes qui contiennent les objets magiques dans les contes de fées. C'est pourquoi, dans son tout dernier ouvrage, *Darwin Loves You*, George Levine met en lumière la façon dont Darwin n'a pas « désenchanté » le monde, mais l'a, bien au contraire, réenchanté. L'idée de Levine que la vision matérialiste et l'interprétation darwinienne de la nature ne puissent rimer avec désenchantement vise à démonter les préjugés culturels en reconstruisant Darwin en romantique, contrant ainsi le « désenchantement » que Max Weber lit dans le monde moderne (Weber 139 in Levine 23). Au contraire, pour Levine, c'est un « ré-enchantement radical » que Darwin propose (Levine 22), alors qu'il anthropomorphise la nature à l'envi. C'est une écriture chargée d'affect que l'*Origine* des espèces nous offre, qui pousse l'explication naturaliste vers le sublime (Levine 40, 229, 41). L'émerveillement (ou le merveilleux) constitue le fondement de la théorie de Darwin, ce merveilleux se trouvant précisément dans l'ordinaire, les êtres étant unis les uns aux autres par des relations de dépendance encore à démêler :

Thus, as it seems to me, the manner in which single species and whole groups of species become extinct, accords well with the theory of natural selection. We need not marvel at extinction; if we must marvel, let it be at our presumption in imagining for a moment that we understand the many complex contingencies, on which the existence of each species depends. (Darwin 260)

- 8 Le monde de Darwin, en perpétuelle transformation, est un monde instable et fluctuant, entre merveilleux et inconnu troublant, où l'homme n'est plus au centre de l'univers, même s'il se retrouve souvent en haut de l'arbre — nouvelle image du modèle théorique de classification du vivant de Darwin, qui vient remplacer la chaîne des êtres des fixistes. Il est aussi, ne l'oublions pas, un monde cruel dans lequel seuls les mieux armés — ou parfois les plus chanceux — résisteront. Cependant, cette lutte implique moins la compétition que l'entraide mutuelle et la coopération, ce que Kropotkin avancera à la fin du siècle, mais que certaines vulgarisatrices victoriennes avaient déjà lu deux décennies auparavant — et l'on songe ici tout particulièrement à Arabella Buckley. D'après Darwin, cette entraide mutuelle était pourtant bel et bien l'une des plus surprenantes merveilles que la nature recelait :

It is a truly wonderful fact — the wonder of which we are apt to overlook from familiarity — that all animals and all plants throughout all time and space should be related to each other in group subordinate to group, in the manner which we everywhere behold — namely, varieties of the same species most closely related together, species of the same genus less closely and unequally related together, forming sections and sub-genera, species of distinct genera much less closely related, and genera related in different degrees, forming sub-families, families, orders, sub-classes, and classes. The several subordinate groups in any class cannot be ranked in a single file, but seem rather to be clustered round points, and these round other points, and so on in almost endless cycles. On the view that each species has been independently created, I can see no explanation of this great fact in the classification of all organic beings; but, to the best of my judgment, it is explained through inheritance and the complex action of natural selection, entailing extinction and divergence of character [...]. (Darwin 105-6)

- 9 Les articles de ce numéro ont été réunis à la suite de la journée d'étude EXPLORA sur « Darwin : Etats Multiples » qui eut lieu le 24 mars 2009 au Muséum d'Histoire Naturelle

de Toulouse. Si Darwin est au centre des articles suivants, il revêt de multiples visages, chaque article donnant une lecture différente de Darwin et de son influence sur la science et les arts. Francis Duranthon nous propose un regard de scientifique, et retrace l'histoire de la classification du vivant et les transformations des principes fondamentaux de la classification qu'amène *L'Origine des espèces* dès sa publication. L'article montre également comment le modèle théorique de phylogénie proposé par Darwin dès 1859 pose les bases de la cladistique, développée dans les années 1950 sous l'impulsion de l'entomologiste allemand Willi Hennig. L'article de Philippe Solal, quant à lui, aborde Darwin sous un angle philosophique, mettant en lumière comment la théorie darwinienne de l'évolution remet en question le concept de *finalité* – concept-clef qui avait permis aux doctrines philosophiques les plus importantes de penser la nature. La « sélection naturelle » proposée par Darwin n'est que pur mécanisme, les variétés n'apparaissant ou ne disparaissant qu'au gré de la contingence et du hasard. Et pourtant, comme le montre Solal, Darwin semble lutter contre la réintroduction de ce concept dans sa manière de parler de la nature, la question de la finalité apparaissant sans cesse en filigrane dans son texte. Fanny Robles nous mène ensuite au cœur du monde du spectacle dans l'Angleterre victorienne de la fin du dix-neuvième siècle. Robles évoque non seulement la naissance des « zoos humains », mais surtout l'impact de la publication de *La Filiation de l'homme* dans la création et la popularité de ces spectacles. A partir des travaux de Patrick Tort, Robles présente la façon dont la pensée de Darwin fut assimilée au darwinisme social défini par Herbert Spencer et trop souvent détournée, *La Filiation de l'Homme* étant peu ou mal lu et *L'Origine* confortant, par exemple, les thèses du racisme scientifique. L'article retrace alors l'évolution du « monstre », exhibé au dix-neuvième siècle comme spécimen scientifique, et le passage des *freak shows* aux *ethnic shows*, assuré par les spécimens ethniques utilisés de plus en plus fréquemment à la fin du siècle comme « maillons » pour mettre en scène la notion d'ancêtre contemporain. Puis, nous passerons au monde féérique de la littérature pour enfants qui, comme le dit Anne Chassagnol, s'inspire largement de Darwin et de la théorie de l'évolution, dodos et fossiles prenant place au cœur de la *fantasy* victorienne dès la publication de *L'Origine des espèces*. Fondant son étude principalement sur *The Water Babies* (1863) de Charles Kingsley, Chassagnol suit néanmoins les traces de l'influence darwinienne jusque dans des ouvrages plus récents de littérature de jeunesse. C'est un point de vue beaucoup plus féministe que nous propose ensuite Fabienne Moine, qui nous invite à entrer dans le monde de la poésie victorienne avec des poétesses telles que Mathilde Blind, Louisa Bevington, A. Mary F. Robinson, Constance Naden ou May Kendall. En appliquant ses théories sur la sélection naturelle et sexuelle à l'espèce humaine dans *La Filiation de l'homme*, Darwin influença, en effet, certaines poétesses anglaises, qui défendirent les thèses de Darwin dans une poésie positiviste et progressiste ou dénoncèrent, au contraire, l'essentialisme construit par le Darwinisme. Pour finir, ce numéro se clôturera sur une étude de la poésie Thomas Hardy, dont les romans, comme Gillian Beer l'a montré, sont fortement marqués par la vision de Darwin de l'environnement et de la Nature sous toutes ses facettes. L'article de Laurence Estanove nous permet de comprendre la manière dont la pensée darwinienne a pu affecter la perception morale, sensible et affective du monde à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, ainsi que l'écriture littéraire de la même période. A partir des notes personnelles de l'auteur et de sa correspondance, Estanove souligne ainsi l'ébranlement de la pensée poétique de Thomas Hardy par la théorie de l'évolution.

BIBLIOGRAPHIE

Beer, Gillian. *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*. 1983. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.

Darwin, Charles. *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*. 1871. London: Penguin Books, 2004.

———. *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of favoured races in the struggle for life*. 1859. Oxford: Oxford University Press, 1998.

Kropotkin, Peter. *Mutual Aid: A Factor in Evolution*. London: William Heinemann, 1902.

Levine, George. *Darwin Loves You: Natural Selection and the Re-Enchantment of the World*. Princeton: Princeton University Press, 2006.

Lyell, Charles. *Principles of Geology, Being an Attempt to Explain the Former Changes of the Earth's Surface, by Reference to Causes Now in Operation*. 3 vols. London: John Murray.

NOTES

1. « to dilate and contract across related senses, or to oscillate between significations » (Beer 33).
2. « Metaphor is never fully stable. It initiates new meaning but not permanent meaning » (Levine 85).
3. « Reading *The Origin* is an act which involves you in a narrative experience » (Beer 3).
4. « In the process of Darwin's thought, one movement is constantly repeated: the impulse to substantiate metaphor and particularly to find a real place in the natural order for older mythological expressions » (Beer 74). Pour Levine : « Though undeceived by it, Darwin remained in love with nature, which drew on the deepest resources of his mind and of the language that from Milton through Wordsworth had endowed it with a mythic energy while registering it with startling precision » (Levine 223).
5. En 1843, l'anatomiste Richard Owen appela des structures « analogues » deux structures ayant la même fonction, tandis que des structures biologiques n'ayant pas la même fonction mais étant formées sur des modèles similaires étaient considérées comme « homologues ». Après la publication de *l'Origine* en 1859, l'homologie fut définie comme des structures identiques car héritées/dérivées d'un ancêtre commun. Cependant, dans l'édition de 1859 de *l'Origine*, cette nouvelle définition de l'homologie phylogénétique apparaît souvent sous le terme « analogie ».
6. « The crust of the earth is a vast museum » (Darwin 141).
7. « Thus the embryo comes to be left as a sort of picture, preserved by nature, of the ancient and less modified condition of each animal » (Darwin 273).

INDEX

Mots-clés : Darwin, évolution, élection naturelle, compétition, imaginaire

Keywords : Darwin, evolution, natural selection, competition, imagination

AUTEURS

LAURENCE TALAIRACH-VIELMAS

Professeur

Université Toulouse II-Le Mirail

talairac@univ-tlse2.fr